

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XII.

No. 8.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 20 JANVIER 1881

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

CHRONIQUE AMÉRICAINE

New-York, 15 janvier 1881.

Jamais, de mémoire de chroniqueur, un moment plus dénué d'intérêt ne s'est offert devant moi; jamais je n'ai vu les événements si plats, si prosaïques; jamais ce coin du Nouveau Monde ne m'a semblé plus monotone, plus stupide.

J'ai beau chercher, rien de nouveau ne me semble digne d'attirer votre attention.

J'avais l'intention de raconter les aventures d'une femme qui a épousé successivement quinze maris; mais au moment de commencer je me suis souvenu que l'année dernière j'avais déjà parlé d'un mari qui avait épousé l'une après l'autre dix-sept femmes!

Quoique venant d'un autre sexe l'action reste la même; je me suis arrêté de crainte qu'on m'accusât de répétition, de rabâchage.

Les énormités même quand on les raconte au lecteur trop souvent le font bailler.

Robespierre répondit un jour à un inventeur, qui avait imaginé un instrument, qui pouvait couper cinquante têtes à la fois :

—Mais, malheureux! votre invention serait capable de démoraliser la guillotine!

Il en est de même des excentricités américaines, elles nous fatiguent par leur multiplicité, nous endorment et nous démoralisent.

Ah! si je m'appelais Sardou ou même Labiche, je ne me plaindrais pas de ce nombre croissant d'insanités.

Avec les histoires de mormons, de bigames, et de divorce le-tout Paris creverait de rire et je me ferais nommer deux fois de l'Académie!

Le seul événement capital de cette semaine c'est la neige qui tombe que c'est

une bénédiction. Et encore ne parlerai-je pas de ce présent du ciel—qui donne à la terre une nouvelle virginité—si L'OPINION PUBLIQUE du 23 décembre qui m'était destinée n'avait pas été engloutie en route, ce serait différent : périssent toutes les neiges plutôt qu'une OPINION PUBLIQUE!

On vient de me souffler à l'oreille un autre événement non moins capital : M. Hayes, le président des États-Unis, songe déjà à son déménagement.

On prétend qu'il a l'intention de laisser à son successeur, l'heureux Garfield, sa cave complète. Comme celui-ci, qui est encore naïf, allait le remercier, le général Grant retint son élan par ces quelques mots partis du cœur :

—Ne remerciez pas, il n'y a que de l'eau!

Événement tout à fait capital. Celui-là l'est doublement et même triplement.

On vient de pendre dans le New-Jersey la dame Meierhoffer, accusée d'avoir assassiné son mari.

Afin d'éviter la corde, cette malheureuse a prétendu que le nommé Lammens avait seul commis ce meurtre—par amour pour elle.

Les jurés étaient dans une grande perplexité, aussi pour soulager leurs consciences ils les ont condamnés tous deux à être pendus. Lammens, on le comprend sans peine, a protesté de toute la force de ses poumons contre une pareille accusation :

—Je n'ai jamais été l'amant de cette femme, un autre, a-t-il dit, a eu ce triste honneur, c'est Pfromer. Et c'est pour l'épouser que cette infâme a assassiné son mari.

La dame Meierhoffer a persisté dans sa première accusation contre Lammens. Lammens a persisté dans ses dénégations; et les jurés ont également persisté dans leur double verdict, suivi de la corde fatale!

Au moment où se dressait l'échafaud, Pfromer que Lammens accusait; Pfromer que la justice n'a pas seulement interrogé, Pfromer s'est pendu lui-même dans sa grange. Total, trois pendus! Peut-être trois coupables.

Messieurs les typographes sont priés de ne pas estropier les noms de ces trois victimes; la corde les a assez disloqués comme cela.

Messieurs les Mormons font de nouveau parler d'eux. Ayant élu pour les représenter au Congrès, un certain Cannon, celui-ci a été refusé par le gouverneur parce qu'il est non-seulement polygame, mais étranger non naturalisé.

Un autre aura cet honneur. C'est M. Campbell qui, quoique n'appartenant pas à la société Mormone, ira au Congrès représenter l'Utah!

Naturellement, les saints des derniers jours son furieux de cette décision et ils ont fort envie de jeter le malencontreux Campbell, dans leur lac salé!

Cette secte qui fonde son existence sur quelques passages de la Bible, est un sujet d'étonnement pour le penseur. On a peine à comprendre comment des femmes qui sont ordinairement si jalouses de leurs prérogatives consentent à n'être qu'un troupeau quand leur place est d'être reines au foyer.

Mais lorsqu'on voit de près cette bizarre anomalie on est beaucoup moins étonné.

La majorité des épouses de ces saints sont vieilles et ridées.

Les jeunes sont en très-petit nombre, elles ont été attirées dans ces repaires par les mensonges de ces fanatiques. Peut-être rêvaient-elles de trôner dans un joli sérail à la façon des orientales et d'en être quelque jour la souveraine. Je ne peux pas m'imaginer ce qui peut déterminer ces malheureuses à se donner pour esclaves à ces hommes hypocrites.

Comme on le pense bien, quand elles sont entre leurs mains, il leur est presque impossible de reprendre leur liberté. Une fois initiées aux mystères de cette singulière religion, il y va de leur vie si elles veulent les révéler ou fuir. On en a de nombreux exemples. Le lendemain, le journal de la localité rend compte de leur mort d'une façon toute originale : Madame Gertrude X.... a quitté cette vallée de larmes; Dieu a rappelé Mme Dorothy Z... dans un monde meilleur. Et comme la police, la justice, le gouvernement sont aux mains des Mormons, les malheureuses a qui on a tordu le cou, ne sont pas vengées!...

Ce qui prouve que ces mœurs sont contre nature et qu'une personne possédant son libre arbitre, ne les accepte pas, c'est que la fille favorite de Brigham Young n'a pas voulu de ce régime. Elle s'est échappée, non sans peine, de ce purgatoire des femmes. Il est à remarquer que, parmi ces dames si peu jalouses, on ne rencontre ni françaises, ni canadiennes!

Cela vient sans doute de ce que nos charmantes compatriotes ont un mauvais caractère!

Si nous nous permettions d'être mormons un tant soit peu, je suis sûr qu'elles nous arracheraient les yeux. Oh! les femmes, les femmes!...

ANTHONY RALPH.

CORRESPONDANCE D'IRLANDE

Il ne s'agit plus aujourd'hui de quelques comtés, c'est le pays presque entier qui va se lever, et si l'on ne connaît pas le général, on ne peut ignorer l'existence de l'armée, armée équipée, exercée, et dont aucun soldat ne manquera à l'appel; le paysan irlandais est aussi ignorant que courageux; aigri par une misère terrible, excité par les discours de M. Parnell, il n'acceptera pas une simple réduction des fermages ni les quelques facilités qui lui seront accordées pour devenir à son tour propriétaire; ce qu'il veut c'est le programme entier du chef véritable de l'Irlande, programme développé l'année dernière en Amérique par M. Parnell; l'indépendance absolue du pays et, comme conséquence, l'expulsion totale des propriétaires actuels. Les crimes agraires commis depuis six mois, leur impunité assurée, l'organisation de la Ligue dont les tribunaux fonctionnent aujourd'hui plus régulièrement que les tribunaux du gouvernement, ont donné aux Irlandais la mesure de leurs forces; ils n'hésiteront pas, quand le moment sera venu, à se présenter en ligne devant les troupes anglaises et à se faire bravement tuer. Ils seront écrasés, cela n'est pas douteux, mais que de sang répandu!... et ce n'est pas de cette façon que se calmeront les haines si

violentes qui existent entre les deux peuples.

Le procès Parnell recommence, le 28, à Dublin; les jurés sont déjà désignés, et tous ceux qui sont négociants ont été prévenus par les ordres de la Ligue, qu'en cas de condamnation prononcée sur un verdict de culpabilité rendu par eux, leurs fabriques, leurs magasins seraient mis à l'index et qu'il serait défendu d'y acheter quoi que ce soient; ne vous figurez pas que ce soient là de vaines menaces. Dublin, cette grande ville, est soumise à M. Parnell; il y a peu de jours, un propriétaire, M. Bence, en état de Boycottage, ne pouvant plus nourrir ses bestiaux, ni les soigner, puisque quarante de ses serviteurs avaient quitté son exploitation en moins de vingt-quatre heures, avait envoyé, sous la protection de la police, bœufs, vaches et moutons à Dublin, afin de les expédier en Angleterre, la vente de ces animaux Boycottés comme leur maître étant impraticable en Irlande; aucune Compagnie de bateaux à vapeur n'a consenti à prendre ces animaux pour les transporter, aucune Compagnie n'a consenti à recevoir même dans ses enclaves auprès du quai d'embarquement, les troupeaux de M. Bence; les conducteurs s'étant empressés de disparaître, les bêtes ont erré sur le port, et les policemen ont été obligés de les rassembler, de les garder jusqu'à ce qu'un navire eût été envoyé d'Angleterre.

Quand de tels faits se passent dans une capitale, sous les yeux du gouvernement, lorsque des compagnies ayant à leur tête des hommes dans une haute position, se courbent avec une aussi grande lâcheté, sous les injonctions d'un parti d'agitateurs, il est aisé de juger de la situation d'un pays; on peut prévoir également que le procès Parnell donnera lieu à des événements inattendus; malgré son inertie plus apparente que réelle, le gouvernement semble disposé à se mettre en état de parler à toutes les complications probables. 900 hommes de la garde écossaise viennent de quitter Londres pour Dublin. Le 20^e et le 97^e régiment d'infanterie sont partis, le premier, de Malte, le second de Gibraltar, pour la même destination. M. Gladstone ne veut pas s'exposer à une défaite et on jugera de la gravité de ses préoccupations, par l'exposé exact des forces anglaises concentrées en ce moment en Irlande. Il y a sept régiments de cavalerie, dix batteries d'artillerie, quinze bataillons et sept régiments d'infanterie, plus trois compagnies du génie. Le tout, sans compter bien entendu, les régiments en route, et les 15,000 hommes de police ordinaire.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'aujourd'hui dans les villes comme dans les campagnes les affaires sont suspendues; le recouvrement des créances étant devenu impossible par suite du meurtre régulier des huissiers, toutes les maisons anglaises ont coupé le crédit au commerce irlandais. Pour avoir une idée de l'existence des honnêtes gens dans la Verte Erin, il faut lire les lettres de ces infortunées, qui à la nuit n'osent plus sortir de leurs demeures, dorment avec des revolvers chargés sur leurs tables de nuit et dans beaucoup de cas ne savent plus où se procurer de quoi manger. Tout ce qui n'est pas avec nous, est contre nous, disent les ligueurs, et en vertu de ce